

## **LOUISE BODIN, LA BOLCHEVIQUE AUX BIJOUX**

**On peut être suffragette et revendiquer la sensualité pour les femmes.  
On peut être pacifiste et tirer à boulets rouges contre la tyrannie bourgeoise.  
On peut être co-fondatrice d'un parti communiste et en devenir dissidente...**

**Moins célèbre que Séverine, moins mondaine également, Louise Bodin (1877-1929) appartient à cette génération d'intellectuel(le)s engagé(e)s qui commencent par agir avant de discourir.**

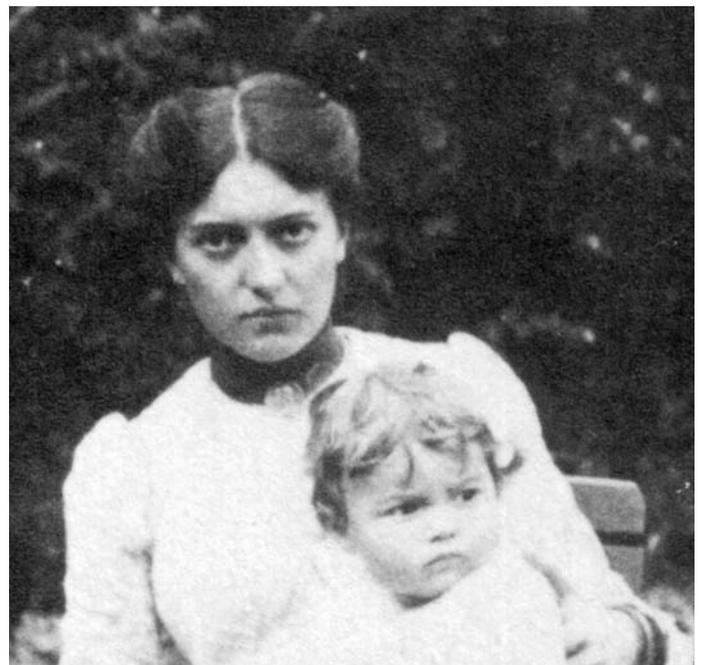
### **Une enfance près des bijoux mais loin du bolchevisme**

Louise Bodin naît, à Paris, en 1877. Elle perd sa mère dès l'enfance. C'est son paternel, Edmond Berthaut qui va s'occuper de son éducation et lui transmettre une part de son insoumission. En effet, ancien fonctionnaire à la préfecture de la Seine, Berthaut est l'un de ces obscurs qui s'est fait révoquer à l'été 1871 pour ses sympathies avec la Commune de Paris qu'il a servi fidèlement à l'état-civil. Louise fréquente la bourgeoisie parisienne et travaille assidûment en classe, au collège Sévigné d'abord, au lycée Fénelon ensuite (1895) où elle prépare Normale Sup' Sèvres, école aux portes de laquelle elle échoue. Repli stratégique sur la Sorbonne. Les étudiantes sont rares à l'époque au Quartier Latin, il faut vraiment aimer la littérature et savoir se faire respecter. Louise étudie et se passionne pour l'un des maîtres à penser de l'extrême-droite du moment, le nationaliste Jules Lemaître.

Elle passe ses vacances dans le Loir et Cher, s'y fait draguer par un jeune médecin de Rennes, Eugène Bodin, qui l'épouse aussi sec et l'emmène vivre en Bretagne. Détail qui a toujours son importance, Louise est riche, et jouit d'une dot confortable par héritage maternel, terres, titres, bijoux de famille. Le parachutage en province n'est jamais simple. Rennes compte 31 communautés religieuses, la plupart des centres scolaires transpirent Jésus-Christ par tous les barreaux de leurs salles de classe. Les Bodin sont de droite, aimablement antisémites, surtout au moment où le second procès Dreyfus est délocalisé à Rennes au prix d'un chambardement sans non de la quiétude bretonnante. Louise acclame la *Ligue de la Patrie française* de son cher Lemaître et lit fiévreusement Barrès. Le procès s'ouvre et tout de suite, sensation : l'avocat de Dreyfus, maître Labori, est poignardé à la sortie du Palais de justice. Louise est assez peu concernée, car elle accouche au même moment de son premier enfant. A son retour de couches, elle est médusée par la focalisation des haines.

Une rencontre change sa vie, celle du premier président de la *Ligue des Droits de l'Homme*, Victor Basch. Louise prend alors le contre-pied de son ultraconformisme tricolo-

risant. Elle dévore la littérature russe, regarde autour d'elle au-delà du parc de la propriété familiale et exige du concret. Tiens justement : sa belle-mère dirige une école de laiterie ménagère à Coëtlogon et préconise des thèses particulièrement normées sur l'éducation des filles qu'on doit le moins possible sortir de leur milieu pour les préparer à leur vie de femme. Les premières discussions révèlent une Louise bouillante, mais qui pour l'instant écoute plus qu'elle ne polémique en public. Son éclosion vient de l'écriture : en 1912, elle se voit confier une rubrique littéraire dans *Les Nouvelles Rennaises*. Elle parcourt la Bretagne à bicyclette, écrit, s'informe... et naturellement s'engage. Le vieux plumeur régional Anatole Le Braz donne-t-il une conférence à Rennes sur les Etats-Unis d'Amérique ? Elle s'y rend, et lorsque l'assemblée s'esclaffe devant le récit du vieux birbe sur les *sportswomen* ou les suffragettes, Louise se dresse et fait part de son indignation sans retenue. Dans la foulée, elle participe à la création d'un groupe local de *L'Union française pour le suffrage des femmes*, qui a été fondée en 1909.



*Louise Bodin et son fils*



Suffragettes américaines, vers 1910, à New-York (Bibliothèque du Congrès)

Louise prend ses manuscrits et part trouver la gloire à Paris. Las, elle découvre les légers travers machistes du microcosme littéraire de la capitale et a le mauvais goût de s'en offusquer. Une femme qui proteste et qui ne s'allonge pas, une femme qui pense et qui ne s'affiche ni fumeuse, ni saphiste, ni languide, une beauté pourtant, vivant seule à Paris, sans se la jouer amazone vêtue à la dernière mode mais commence à dénoncer l'exploitation sexuelle des ouvrières et le commerce de pucelages cher à cette Belle Epoque du pénis fureteur... Louise ne sera pas Colette !

Elle rentre à Rennes. Un peu frustrée d'activités littéraires, elle se tourne vers Yves Le Febvre, un curieux bonhomme qui vient de quitter le socialisme par haine du jacobinisme. Le gars milite pour extirper le régionalisme des griffes des cléricaux. On peut cultiver l'identité régionale, on peut mettre par écrit la tradition orale sans forcément tomber dans le folklore bêtifiant propre à la soutane, diantrefoutre ! Louise participe en 1913 à la fondation de la revue *La Pensée bretonne* et sort à l'été 1914 un livre, *Les Petites Provinciales (ou Lettres écrites par une provinciale à plusieurs de ses amis)*.

Et la guerre arrive...

## Infirmières, midinettes et militantes insurgées contre la guerre

Eugène part au front comme médecin chef et Louise, une nouvelle fois, se retrouve autonome. Mais là, tous les codes de convenance ont explosé : finies les règles rigides, les hommes sont au front ou aux manettes du pays... A la base, avec de l'audace, il y a de l'espace pour agir. A Rennes justement, où l'arsenal vient d'être agrandi. A la Courouze, les femmes se voient donner l'ordre d'installer la mélinite dans les obus à cadence accélérée, sans aucune précaution. Pour un tel risque, on se met en frais de leur offrir près d'un triple salaire : résultat, leur peau vire au jaune, mais les journaux minimisent le mal en affirmant que quelques litres de lait au quotidien suffiront à exclure tout risque d'intoxication. Louise devient infirmière-major et s'emploie à réorganiser les services d'urgence sous sa direction.

En 1916, elle se précipite pour signer le manifeste pacifiste de Zimmerwald, aux côtés de Clara Zedkin, Stefan Zweig ou Romain Rolland. Immédiatement, certaines signatrices sont arrêtées pour "*propagande défaitiste*" comme Lucie Colliard ou Hélène Brion. Manifestement, les

mesures sont différentes entre Paris et la province. Louise multiplie les écrits dans un petit quotidien, *La France* et fait son entrée en 1917 dans l'une des dernières feuilles engagées de temps de guerre, *Les Hommes du jour*. Elle se déploie de Rennes à Paris et multiplie les réunions, les meetings, les réunions littéraires les plus diverses, tout en gardant un pied à l'hôpital de Rennes et en élevant ses trois enfants.

Quand les ouvrières de la couture à domicile, les fameuses "*midinettes*", se mettent en grève en 1917, Louise Bodin exhorte toutes les femmes à manifester leur solidarité avec le mouvement. A la différence de Colette qui affiche des mines coquettes en s'émerveillant des vertus féminines, Louise Bodin ou Hélène Brion courent les ateliers, les usines, et s'époumonent contre l'aggravation des conditions sanitaires et sociales, tandis que les hommes meurent et que les blessés affluent en masse. Il est inutile de se lamenter sur l'infortune des femmes. Il faut convaincre ces dernières d'agir pour changer le monde, achever la guerre et bien montrer que le vote des femmes aurait pu modifier le choix belliqueux de ce qui n'est après tout qu'une guerre des hommes. C'est au pacifisme des épouses et des mères que Louise fait appel : « *qu'elles s'unissent pour réclamer leurs droits, qu'elles refusent d'acheter à leurs enfants ces panoplies bleu horizon ou kaki, ces armes jouets dont regorgent les vitrines de Noël. C'est donc par l'éducation des femmes qu'il faudra commencer et ce sera long* »<sup>(1)</sup>. Le 31 août, c'est un tournant : Colette Reynaud crée l'hebdomadaire *La Voix des femmes*, avec Marcelle Capy, Souvarine, bref, des femmes et des hommes pour un féminisme mixte : bien entendu, Louise est de la partie, et en première ligne même : « *La nécessité, clame-t-elle, c'est de se grouper, de s'unir, de se syndiquer !* »



Rassemblement des midinettes à la Bourse du Travail, le 18 mai 1917

Le 20 mars 1918, les femmes de *L'Internationale Socialiste* frappent un grand coup en célébrant avec force démonstrations la journée internationale de la femme et en la transmutant en un manifeste anti-guerre. *La Voix des femmes* est interdite à plusieurs reprises.

## La pionnière des futures 343 s...

La guerre s'achève sans laisser le moindre répit dans le camp de la lutte pour l'égalité entre les hommes et les femmes. Elle passe alors la surmultipliée, enchaînant les articles, les débats, les réunions, les meetings, les manifestations... En janvier 1919, elle publie quatre articles

dans *Le Populaire*, deux dans *La France*, quatre dans *La Voix des Femmes* dont elle dirige la rédaction depuis mai 1918, un dans la revue socialiste *La Forge*, sans parler des innombrables piges dans *La Vie ouvrière* et *L'Humanité*. Elle fait la navette entre la Bretagne et la région parisienne, se retrouve assesseuse dans une réunion organisée à la *Maison du Peuple* de Rennes par les socialistes, remplit le cinéma de la ville lors d'une réunion monstre où elle parle de la question féminine, au plus grand intérêt du public auquel elle tire successivement les rires et les larmes comme le notent les indicateurs de police. Certes, elle se fait des ennemis, comme cette Marthe Borely dont elle épingle la pauvreté littéraire et qui dénonce en elle les défauts habituels que l'on oppose aux féministes : "bigote féministe", "institutrice primaire". De l'autre côté, la droite nationaliste qu'elle aimait tant à ses débuts reste égale à elle-même et la traite de "pétroleuse" (Abel Hermant), *mantra* dérisoire apposée à toute femme pensante depuis la Commune.



Une du numéro 2 de "La Voix des Femmes" (7 nov. 1917)  
Légende : "Tant que tu ne seras pas organisée, tu seras exploitée !"

Mais Louise Bodin ne se limite pas à la question de la condition féminine stricto sensu : elle dénonce l'existence de camps de reconcentration où l'on parque les pacifistes, les étrangers activistes et les défaillants au combat en instance de jugement, parqués dans les conditions du bagne, décimés par le typhus. Elle fait éclater le scandale des internements abusifs de femmes à la prison de St Lazare, au seul motif d'avoir fait grève et manifesté le 1<sup>er</sup> mai 1920, comme Yvonne Vidalencq, ou simplement en leur qualité de femme d'étranger soupçonné de bolchevisme comme l'est Eugénie Gaignon. Elle rapporte les vagues de suicides de misère chez les femmes démunies de tout et en détresse à Vienne, chez les vaincus, ce qui n'est pas précisément populaire par ces temps de victoire et de réparations de guerre du Traité de Versailles.

Enfin, en digne épouse de toubib, elle s'attaque à un tabou qui n'en est pas moins un fléau, particulièrement chez les pauvres et plus particulièrement les femmes misérables : la syphilis. « *La syphilis, ce mot qui fait si peur, va éclater en première page de "La Voix des Femmes" le 19 juin 1919. Pas de mines effarouchées ou de pudeur froissée, prévient Louise Bodin, je m'adresse à des mères, à des épouses, à des femmes, à des travailleuses qui parfois sont jetées bien jeunes dans la vie... Elle laisse aux médecins leur jargon hermétique : il s'agit de persuader ceux et celles qui sont malades de se faire soigner* »<sup>(2)</sup>. Et elle en profite pour une mise au point sur l'égalité sexuelle entre le désir masculin et féminin, le second ne devant céder en rien au premier. En plus de la syphilis, Louise entend également d'alerter l'opinion sur le sort des enfants orphelins de guerre. Pour eux, deux voies de dégage- ment : l'Assistance Publique ou les orphelinats régentés par les bonnes sœurs, bref, « *c'est la même incurie, c'est la même lâcheté, c'est le même gâchage des intelligences, des âmes et des corps* »<sup>(3)</sup>. Elle lance un appel à souscription à destination des lecteurs du *Populaire*, qui déclenche un vaste mouvement de solidarité. Militer pour l'adoption, ce n'est pas céder aux sirènes de la repopulation qui entend renvoyer le pays sous l'édrédon pour fabriquer les soldats du prochain conflit. Les enfants, pourquoi pas, à condition que les femmes soient d'accord, que les utérus le supportent et que les ménages puissent vivre de façon décente. Ce n'est pas exactement le point de vue de la chambre des députés bleu horizon, laquelle fait passer en plein été 1920 une série de lois natalistes qui mettent en priorité la répression de l'avortement. « *Lois scélérates !* » fulmine Louise Bodin qui rappelle qu'il meurt chaque année environ 135 000 enfants de moins d'un an dans l'indiffé- rence générale, pendant que l'on rend grâce à la pucelle d'Orléans et au pénis inconnu du soldat éponyme.

## Le chant du départ... du Parti

En 1920 le congrès de Strasbourg de la SFIO l'élit à la commission administrative de *L'Humanité*. Elle va, dès lors, jouer un rôle essentiel pour l'implantation du Parti communiste (PC) en Ille-et-Vilaine. Elle adhère à la III<sup>ème</sup> Internationale en novembre 1920 et, après le congrès de Tours, au Parti communiste. Elle abandonne *La Voix des femmes* pour fonder *Le Journal des femmes communistes*. Elle devient secrétaire de la Fédération départementale du PC en 1921 et entre au Comité directeur du PC où elle soutient la gauche du parti, s'alignant sur Boris Souvarine.

Elle devient "la bolchevique aux bijoux" pour reprendre l'apostrophe méprisante de bourgeois rennais qui la croisent un soir revenant de la *Halle aux Toiles* avec un groupe d'ouvriers qui la raccompagnent. Elle prend la parole dans de nombreux meetings dans le département, utilisant ses talents d'oratrice. En 1922 elle assure la rédaction en chef de *La Voix communiste*, organe de la Fédération d'Ille-et-Vilaine, ce qui ne l'empêche pas de multiplier les manifestations culturelles à destination des foyers modestes, comme cette représentation de *L'Ecole des femmes* qui incarne le "théâtre populaire" qu'elle appelle de ses vœux. « *Mais quand donc un théâtre du Peuple jouera-t-il Molière pour le peuple, dans une baraque ou dans une grange, peu importe, il n'y faut pas de décors ! (...)* A quand des représentations, des auditions réellement populaires, à quand la musique comprise comme un des plus nobles instruments d'éducation pour tous ? »<sup>(4)</sup>



Portrait de Boris Souvarine (1926)

Elle lance également des appels pour des actions humanitaires de grande envergure, vers la Russie décimée par la famine dont le dénuement exige que l'on envoie de toute urgence médicaments et céréales panifiables, tandis que le gouvernement français achemine des armes et des experts militaires pour aggraver la guerre civile. Anticommunisme, que de crimes envers les populations civiles commet-on en ton nom, le "*Petit père des peuples*" n'étant encore qu'un embryonnaire trésorier du Parti à Moscou ! En 1923 elle fait paraître *Le Drame politique du Congrès de Paris* et organise le remplacement de *La Voix communiste* par *La Bretagne communiste*. Pourtant, elle est loin de faire l'unanimité dans les rangs du Parti qui ne murmure que du bout des lèvres le mot "avortement". Tellement pudique le beau, le nouveau parti du Congrès de Tours ! On ne va pas gâcher l'aube des révolutions par de la vulgarité de bidet tout de même ! Et pourtant, 4 000 femmes meurent tous les ans des suites d'un accouchement mais qu'est-ce que cela importe pour les stratèges de la place Kossuth puisque les femmes ne votent pas ? Mieux, encore ont-elles de la chance lorsque les travailleurs

ne demandent pas leur éviction du syndicat pour ne plus les entendre, comme cette petite péronnelle d'Emma Couriau en 1913. Comme beaucoup de délégués de base, Louise arpente infatigablement les recoins les plus reculés de la lande bretonne, allant déployer les idées communistes contre vents et marées, par tous les temps, en butte à toutes les tracasseries imaginables de la part de la police ou des élites locales. Salle des fêtes, écoles glacées ou simples granges, ces soutiers de la Révolution n'en ont cure : ils poursuivent inlassablement leur action, pendant que la direction de Paris commence à désavouer une partie de leurs œuvres sur ordre de Moscou. Karl Radek n'est pas encore dans ses murs mais l'esprit autoritaire est déjà sur le seuil de l'isba. C'en est trop pour Louise dont le corps lâche peu à peu. Au congrès fédéral de Dol de 1924, malade, elle doit interrompre son activité pour plusieurs mois. Elle abandonne son poste de secrétaire fédéral.

C'est une sorte de chant du cygne. Elle donne sa démission à l'issue du second congrès du Parti communiste français, désapprouvant la victoire du centre contre sa gauche et rallie l'opposition à la direction du PC soviétique en 1927. Dans les rangs du Parti, c'est la chasse aux trotskystes, l'inauguration des pulsions épuratoires promises à de sombres succès. Signe des temps, la page de *L'Humanité* dévolue à la cause des femmes ne verra pas le jour, du moins avant le second conflit mondial. Louise garde la rédaction du *Prolétaire de l'Ouest*, qui remplace *La Bretagne communiste*. Elle jette ses dernières forces dans la bagarre, et ouvre une souscription au bénéfice des familles de marins naufragés, multiplie les actions en faveur de militants jetés en prison à Rennes pour antimilitarisme et monte un comité local du Secours Rouge...

La journaliste-militante aura, au final, publié plus de 500 articles dans *Le Populaire*, *L'Humanité*, *L'Ouvrière*, *La Pensée bretonne* et aura été successivement féministe, pacifiste, socialiste, communiste, voire trotskiste et même en-devenir anarchiste par ses derniers engagements. Louise Bodin meurt le 3 février 1929 et tombe dans l'oubli presque instantanément. *L'Ouest-Éclair* ne lui consacre pas une ligne. Suprême hommage, *L'Humanité* ignore superbement la nouvelle de sa disparition et se signale par un assourdissant silence. Léon Davidovitch est en partance pour Mexico, Makhno rumine dans son taxi parisien contre les ignominies de l'armée rouge, et la cause des femmes trouve de nouvelles recrues, hors du PCF, avec des noms comme Louise Weiss qui reprennent le flambeau. ■

## LA DIONYSVÉRSITÉ

LA COOPÉRATION DES IDÉES

L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

- (1) cité par Colette Cosnier in "La bolchevique aux bijoux" (*Horay, 1988*), pp.71-72
- (2) *idem*, pp.108-109
- (3) cité in *ibidem*, p.111
- (4) "Notes de la Quinzaine, 1922-1923", citées in *ibidem*, p.14

Les conférences-visites-débats du cycle "*Les dimanches au musée*" se déroulent au **Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis** 22<sup>es</sup>, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART  
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

